

zelle, il a bien fallu, pour que l'homme la reçut et la pratiquât, une force qui ne venait pas de sa nature, une force divine. par conséquent, puisque nous ne connaissons que deux genres de force, la nature et Dieu. Donc la doctrine catholique, qui est déjà prouvée une vérité d'esprit et une vérité de cœur, est aussi une vérité divine.

Je confirmerai ce résultat en constatant l'impuissance de toutes les autres doctrines pour produire dans l'homme la vertu de l'humilité.

En dehors de la doctrine catholique, il n'existe que trois doctrines : le rationalisme, le protestantisme et les cultes non chrétiens. Je pourrais ne pas parler des cultes non chrétiens, parce que désormais dans le monde leur tems est achevé, et que la lutte finale n'est plus évidemment qu'entre la doctrine catholique, le rationalisme et le protestantisme. C'est pourquoi, si le tems nous presse, nous n'en dirons qu'un mot.

Le rationalisme est l'effort de l'intelligence pour s'expliquer le mystère des destinées, à elle toute seule, sans le secours d'aucune révélation, d'aucune tradition, d'aucune autorité. Ce mot, Messieurs, est un mot moderne. Ce sont les catholiques du dix-neuvième siècle qui l'ont créé ; et c'est un mot de la création la plus heureuse, parce que c'est un mot plein d'équité. Quand le rationalisme, c'est à dire cette abstraction de toute révélation, de toute tradition, de toute autorité, s'établit dans le monde, les catholiques se trouvent embarrassés : ils ne pouvaient pas appeler cet effort de l'intelligence du nom de philosophie ; car eux-mêmes ils ont une philosophie, il existe une philosophie chrétienne, une philosophie catholique. Donner au rationalisme le nom de philosophie, c'était lui donner un nom qui, aux yeux des catholiques, était devenu sacré, et le transporter à un genre de spéculation tout à fait opposé à leur doctrine et à leur méthode. Quelques apologistes appelèrent la philosophie moderne du nom de *philosophisme* ; mais cette expression, hasardée ça et là, ne put obtenir la généralité et la stabilité, précisément parce qu'elle renferme une injure. Qui dit *philosophisme* dit un amour du sophisme ; or, on peut être rationaliste par éducation, par tournure d'esprit, par un malheur quelconque ; on peut chercher en soi-même, dans son intelligence, l'explication du mystère des destinées, et n'être pas nécessairement un cœur dévoué au sophisme. Le mot était donc malheureux. Les catholiques du dix-neuvième siècle ont créé celui de rationalisme, qui a cours aujourd'hui dans toutes les langues de l'Europe, ce qui est le signe inévitable d'un mot bien fait. Et le mot est bien fait parce qu'il exprime sans injure ce qu'il veut dire.

Le rationalisme n'a pas même la prétention d'inspirer l'humilité. Il voit la plaie de l'orgueil ; je crois qu'il la voit ; il cherche dans la modestie un contrepoids à ce mauvais sentiment de notre nature ; mais la modestie n'est que l'imitation artistique de l'humilité ; elle cache l'orgueil sans le détruire ; elle le cache, parce que l'orgueil est un vice tellement ennemi de l'humilité qu'il est impossible à l'homme de le montrer. Soyez le plus grand génie du monde ; ayez sur le front toute la gloire imaginable : si l'orgueil apparaît par dessus, vous êtes un homme haï et déshonoré. Le monde ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans être ébloui, et en paraissant encore plus grand qu'elle. C'est pourquoi la modestie est un art du premier ordre, que le rationalisme apprécie de toute nécessité. Il fait même plus.

Je reconnais qu'il n'existe pas seulement une fausse modestie, qui n'est qu'un voile pour couvrir l'orgueil, mais qu'il existe aussi une modestie sincère, un certain calme, une possession de soi-même, modérée, qui fait que l'homme parvenu à un rang honorable finit par s'en contenter. Mais ce n'est là qu'une vertu de sage privilégié, une vertu de cabinet et de salon, qui ne pénètre pas jusqu'aux entrailles de l'humanité ; c'est l'apaisement d'un orgueil satisfait, et qui mesure par la prudence l'insatiable des vœux ultérieurs. Le rationalisme n'a même aucune part à ce léger sommeil de l'orgueil ; il est l'œuvre d'une nature tempérée, et non l'œuvre de cette doctrine qui, en faisant de l'intelligence individuelle le principe et la règle exclusifs de la vérité, est la créatrice d'un orgueil particulier, le plus fort de tous. Le vulgaire des hommes n'aspire qu'à la primauté de naissance, de fortune, de génie, de gloire, de puissance ; le rationaliste, capable de dédaigner tout cela, place son trône plus haut encore, et verra sans étonnement le jour où, par une conclusion logique, il s'estimera Dieu ou l'absolu.

Le protestantisme est l'effort de l'intelligence pour se mettre en possession de la révélation sans le secours d'aucune autorité. Par où vous voyez tout d'abord que le protestantisme n'est autre chose qu'un rationalisme mitigé. Le rationalisme se pose comme indépendance de la pensée, comme voulant tirer de lui la vérité ; le protestantisme, en acceptant la révélation, veut cependant entrer en commerce avec la parole divine par l'effort individuel de l'âme. Il ne veut pas de l'homme entre lui et Dieu, parce que l'homme abaisse l'homme ; orgueil religieux qui ruine la société spirituelle, comme l'orgueil ordinaire ruine la société humaine. Aussi les hommes et les œuvres d'humilité, si fréquents dans l'Eglise catholique, n'ont-ils jamais apparus dans le protestantisme, et, de plus, le caractère chrétien, sous ce rapport, a visiblement été altéré chez les peuples protestants. Si vous vous êtes approchés quelquefois d'une population formée par cette doctrine, vous aurez discerné facilement, au langage et à la physionomie, que vous quittez la frontière de l'humilité pour entrer dans une nuance de l'orgueil. Rien n'est plus célèbre, par exemple, que la morgue héréditaire de la capitale du calvinisme.

L'Angleterre, ce pays pour lequel nous devons tous prier, parce que, bien qu'il soit éloigné depuis trois siècles de la vérité catholique, et qu'il ait versé le sang de beaucoup de nos frères, cependant le crépuscule d'un jour plus pur

se lève pour lui, l'Angleterre nous présente aussi, dès le premier regard, la chute sensible de l'humilité chrétienne. Je ne le dis point avec amertume ; il est permis à la charité même de regarder quelquefois le front de l'ange déchû, afin de mieux connaître le signe de la vérité dans son obscurcissement même ou sa disparition. Voulez-vous donc voir les effets d'une fausse doctrine dans un pays ? remarquez l'état de la domesticité en Angleterre. Rien de plus sec, de plus dur, de moins humain peut-il se voir, que le commerce de l'Anglais avec son serviteur ? La divinité du domestique n'y est plus connue ; on n'y sait plus que Jésus-Christ y a été le premier domestique du monde. Le mépris de l'homme a reparu avec l'altération de la doctrine catholique, et le spectacle en est encore plus instructif lorsque, reportant notre pensée dans les beaux souvenirs de notre pays, nous nous rappelons ce qu'étaient chez nous les domestiques, les hommes de la maison, le vieillard qui nous avait autrefois tenus sur ses genoux, la nourrice qui nous avait allaités, quel soutien et quel honneur ils trouvaient dans les vieux châteaux de la féodalité et dans toutes les saintes maisons du royaume très chrétien. Ces inœurs sans doute ne sont plus les nôtres, du moins au même degré ; mais qui les a changées, sinon l'affaiblissement de la foi, sinon l'invasion du rationalisme et de toutes ces doctrines qui repoussent l'homme vers l'orgueil, tout en parlant de fraternité ? La parole humaine, quelle qu'elle soit, ne suffit pas pour substituer dans l'organisation de l'homme l'artère de l'humilité à l'artère de l'orgueil. On peut bien vouloir, ne fut-ce que par pudeur, imiter les idées et les sentiments du vrai christianisme ; mais cette imitation même, par son impuissance, révèle dans la doctrine catholique une semence qui seule a reçu le don de l'efficacité, et avec lui, le signe inaliénable de la divinité.

Quant aux cultes non chrétiens, je n'en dirai rien décidément. Ce sont des corps morts sur le champ de bataille où l'erreur et la vérité se disputent le monde. Que voulez-vous que je parle de Jupiter, de Mercure ? La Grèce, Rome, Mahomet lui-même étaient des flatteurs des passions de l'homme. Que voulez-vous que j'en dise de plus, à propos de l'humilité ? Quand la victoire a enseveli par dessous le sang et les ruines ceux qu'elle a balayés, voulez-vous qu'un orateur vienne un jour sur ces *lumulus* entonner un chant de triomphe et prouver que ces gens morts n'avaient ni la vérité ni la vertu ? Toute doctrine autre que la doctrine catholique flatte l'orgueil et les penchans corrompus de l'homme par un point ou par un autre, Zénon aussi bien qu'Épicure ; et s'il se rencontre une doctrine de main d'homme qui eût toute l'architecture de la vérité, elle prouverait encore par son impuissance, que la vérité, ne suffit pas quand il s'agit de vertus plus fortes que l'homme.

Votre premier trésor, jeunes gens chrétiens, c'est donc celui de l'humilité ; trésor qui vous a procuré la paix, trésor à qui vous devez des frères et des amis que l'orgueil ne vous aurait jamais donnés. C'est là, dis-je, votre premier et votre plus grand trésor personnel ; mais c'est aussi votre trésor pour l'humanité tout entière et pour notre commune et chère patrie. Vous Pourriez sur l'une et l'autre ; vous réapprendrez à ces générations troublées par des ambitions qui ne seront pas satisfaites ce qu'un homme d'état vivant a appelé la sainte école du respect, et j'ajoute : La sainte école du respect dans l'amour et l'amour dans le respect. Vous leur réapprendrez le respect et l'amour de la supériorité, le respect et l'amour de l'égalité, le respect et l'amour de l'infériorité. Vous réconcilierez entre eux les rangs et les sorts, non par des vaines phrases, mais par des sentiments profonds, par des actes où le pauvre reconnaîtra sa grandeur, et qui, en le rapprochant de l'homme, le rapprocheront aussi de Dieu. Appliqués à cette glorieuse tâche qui n'appartient qu'à vous, vous ne vous laisserez point émouvoir par les clamours qui vous accuseront de forfaiture à Dieu et aux hommes ; vous leur opposerez ce même trésor de l'humilité, vous y puiserez pour vous la joie de l'injure pardonnée. Tôt ou tard le monde aura besoin de vous ; l'expérience des doctrines qui ne sont pas les vôtres s'achèvera sous les yeux ouverts du genre humain. Vous n'avez besoin que d'attendre, et la patience est aussi un fruit de l'humilité ! Fils uniques de cette vertu, sacrés patriotes du tems parce que vous l'êtes de l'éternité, montez au Capitole, et là, tenant en main le sceptre de roseau, le front couronné d'épines, les épaules chargées de la pourpre sanglante, demeurez debout devant l'outrage, et attendez en paix l'avenir qui vous cherche et qui vous trouvera, non pas un avenir de repos, mais un avenir où s'accroîtra le nombre de ceux qui croiront, qui aimeront et souffriront avec vous, car tant que le royaume de Dieu sera le royaume de l'humilité, la gloire n'y sera pas sans l'humiliation, la victoire sans la défaite, la joie sans la douleur ; vous êtes semblables à l'Océan dont l'ambition légitime est d'agrandir ses rivages, mais qui sait aussi qu'en les agrandissant il agrandit ses tempêtes.

LETTRE DU COMTE DE MONTALEMBERT.

SUITE ET FIN.

Une chose est certaine ; c'est que ni les individus, ni les églises ne peuvent être en même tems catholiques et protestants ; il faut qu'ils choisissent l'un ou l'autre. En politique et en littérature on peut conseiller des transactions, et c'est souvent la seule chose possible ; mais lorsqu'il s'agit de la religion, des vérités éternelles, il ne peut pas s'en proposer. En dépit du Dr. Jelf, il n'y aura jamais de MILIEU entre la vérité et l'erreur, entre l'autorité et la rébellion, pas plus qu'il n'y en a entre le Ciel et l'Enfer. (1)

(1) Il faut bien entendre M. Montalembert, il parle ici d'un milieu qui excluerait l'un et l'autre extrême, et c'est dans ce sens qu'il n'y a pas de milieu entre le Ciel et l'Enfer, nul plus que lui n'admet le purgatoire, lieu de purification qui a un rapport immédiat et nécessaire avec le ciel.